

| | |
|-------------------------|--|
| 1. Record Nr. | UNINA9910132564803321 |
| Autore | Hautecoeur Jean-Paul |
| Titolo | L'Acadie du discours : pour une sociologie de la culture acadienne // Jean-Paul Hautecoeur |
| Pubbl/distr/stampa | Chicoutimi : , : J.-M. Tremblay, , 2010 |
| ISBN | 1-4123-6765-4 |
| Descrizione fisica | 1 online resource (438 pages) |
| Collana | Classiques des sciences sociales ; ; 4209 |
| Disciplina | 971.601 |
| Soggetti | Acadia - History Acadians - History |
| Lingua di pubblicazione | Francese |
| Formato | Materiale a stampa |
| Livello bibliografico | Monografia |
| Nota di contenuto | Index des noms propres--Index des concepts--Preface de Pierre PERRAULT--Introduction--I. Le choix de l'objet--II. Sur l'ideologie et la methode--III. Le decoupage de l'objet--IV. La periode consideree--V. Sur le plan--Chapitre 1.--La Societe Historique Acadienne---I. La Societe Historique Acadienne--II. De la precarite des temps presents--1. Deux lectures de la situation--2. La crise de la societe traditionnelle--3. La langue et la foi--4. L'ignorance ou l'oubli--III. L'ecriture de l'histoire--1. Les Acadiens et l'histoire--2. Une ecole parallele--3. Le projet historiographique--4. La genealogie, les biographies et la petite histoire--IV. Mythique Acadie--1. L'ancienne « Cadie » ou - Arcadie »--2. Une communaute harmonieuse--3. Une histoire paradigmatiche et des ancetres heroiques--4. Un christianisme primitif--5. Le Grand Drame--6. La resurrection sous le signe de la Providence--V. Projet critique---Chapitre II.--La Societe Nationale des Acadiens. Le projet de restauration---I. La Societe Nationale des Acadiens--II. De l'angoisse en Acadie--1. De la crise culturelle a la desagregation sociale--2. La crise de la nation--3. La critique de l'elite et la crise du pouvoir--III. « Les Acadiens hier et aujourd'hui »--1. Premier volet : la Deportation--2. Deuxieme volet : la Renaissance--3. Troisieme volet : l'Epanouissement--IV. Le projet de restauration--1. De la restauration des valeurs--2. De la restauration sociale--3. Du patriotisme---Chapitre III.--La Societe Nationale des Acadiens : les signes du changement---I. « Nos plusieurs maitres »--II. L'Acadie, le |

Quebec et le Canada--1. Acadie-Quebec--2. Acadie-Canada--3. L'Union des Provinces Maritimes--III. La voie du juste milieu en economie--1 . Vision traditionnelle et revision culturelle--2. « Pour une societe saine »--IV. La voie du juste milieu en politique--1. « Money talks » ou le realisme en politique--2. Barbarie et civilisation--3. De la verite----Chapitre IV.--Le ralliement de la jeunesse acadienne----I. Le Ralliement de la Jeunesse Acadienne--II. Le paradigme d'un discours precurseur--III. Une crise de la societe globale--IV. La critique de l'ideologie nationaliste--V. Sur le normal et le pathologique--VI. Pour une nouvelle intelligibilite de l'Acadie--VII. Le neo-nationalisme est un humanisme----Chapitre V.--Le projet neo-nationaliste----I. Le mouvement etudiant--II. « La gauche a l'action »--III. La critique de la tradition--IV. L'homme colonise--V. Le projet revolutionnaire--VI. Le projet neo-nationaliste----Conclusion--Annexe : Tableau chronologique : Acadie, Quebec, Canada--Bibliographie.

Sommario/riassunto

Ecrire une preface a ce livre troublant et lucide, d'une lucidite qui nous faisait défaut sur nous-mêmes, ne m'a pas été facile. J'ai longtemps cherché la manière de m'en tirer sans dommage. Avec élégance. A chaque reprise je me retrouvais au même point, incapable de prendre et garder mes distances ; en toute subjectivité. Aussi bien me suis-je résigné à me mettre en cause et à vous impliquer. Car nous sommes, vous et moi, pour ainsi dire, partenaires dans cette humble tragédie : quel autre nom prétendez-vous donner à ce mal dont je souffre et vous tiens responsable ? Si un jour vous acceptiez de nommer cette instance, peut-être pourrions-nous enfin la résoudre. Mais cela serait beaucoup vous demander. Aussi bien par mes propos je m'efforcerai de vous y astreindre. De cet effort je n'attends pas grand-chose sauf de découvrir le chemin de ma liberté en nommant mes empêchements. Je prétends exasperer en moi le sentiment de l'obstacle qui est la seule explication valable de mon insignifiance en terre d'Amerique. Nous sommes, paraît-il, six millions et n'avons laissé de trace que sur les arbres. Je chercherai donc à vous décrire tel que je vous perçois, c'est-à-dire en tant que colonisateur de ma conscience de colonisé, et à en récolter un sentiment adéquat. X Je ne vous étonnerai pas en affirmant tout de suite que je me sens visé par l'Acadie dont vous êtes la négation par personne interposée. Vous avez confié cette sale besogne au maire Jones et vous en lavez les mains. Tant que nous avons vécu dans le vase clos d'un royaume qui n'était pas de ce monde, nous pouvions facilement nous payer de mots. Des lors que nous avons entrepris de quitter nos villages et notre silence nous avons rencontré notre réduction. Toute tentation d'être s'est butée à vos refus. Vous aviez déjà, pour ainsi dire, refusé, éliminé les francophones de l'Ouest. Ceux d'Acadie ne sont pas en très bonne posture. Vous avez partout suscité des maires Jones. Vous n'êtes pas le maire Jones mais vous le permettez, vous ne l'avez pas empêché tout du long de notre histoire. Vous êtes celui qui se cache derrière. Le maire Jones je n'ai rien à lui reprocher. C'est un pauvre type. C'est aux autres que je m'adresse non pour qu'ils me comprennent mais pour bien les identifier, pour mieux les connaître. Non pas pour les refuter mais pour ne plus rien espérer. Et c'est de ce refus d'espérer que je voudrais m'entretenir avec moi-même et avec vous sans prétendre éveiller votre attention mais pour nommer mon désespoir de cause. Car je n'ai plus rien à confier à une providence des conquêtes. L'Acadie, je vous le dirai tout de suite, est une autre forme, et des plus amères, de mon propre exil. Je suis délogé d'Acadie comme de moi-même. C'est là que j'ai réalisé le plus cruellement à quel point j'étais relégué au discours que je vous tiens depuis deux siècles et présentement. Vous êtes partout ailleurs et sans l'ombre d'un doute. Je ne suis que dans le discours ou j'ai élu domicile.

Autrefois je pouvais encore garder le silence. Ma preuve etait faite. Elle avait la forme d'un toit et le gout du pain. Aujourd'hui quand je depose la parole et ses intentions et ses chimeres, je m'expatrie, je reintegre la capitulation, je deviens locataire du quotidien, je change d'identite. Tous mes gestes, tous mes actes me contredisent. Je m'absente de mes propres definitions. J'achete le pain des autres. Je range mes images dans l'imagerie. J'endosse une citoyennete, une etrangerie, une conformite que je n'ai pas choisies. Je m'evanouis dans la force des choses. Je me renie en toutes lettres. Et le coq a chante depuis deux siecles sur mes innombrables capitulations. Je me comporte comme si jamais je n'avais envisage autre chose, comme si aucune legitime ne rongeaient mes entraves. Comme si l'alouette avait pour toujours renonce a la colere. Au point que l'autre en arrive a se laisser reconforter par une telle soumission, par les apparences. Il est satisfait de reduire tout mon entetement, tous mes discours et poemes et chansons au pittoresque des calechiers du Chateau Frontenac puisque les XII portiers obsequieux, les garcons d'ascenseur, de table, de chambre, les bagagiers, les cuisiniers, et les managers parlent anglo-quebecois. Il les trouve irreprochables et d'une politesse exquise. Il refuse d'entendre le silence qui en dit long. Comment mettre en doute sa legitime ? Toutes les apparences lui donnent raison. Il n'arrive pas a se percevoir comme l'autre. Et comme le maire Jones quand il refuse de nous entendre, vous etes persuadee que nous n'existons pas. Notre impuissance vous donne raison. Quand nous ressentons l'offense, c'est pour reintegrer le discours. Paternellement vous nous dissuadez meme de notre langage pour nous remettre a notre place, qui est celle de tout le monde. Et vous croyez nous avoir rendu justice en nous, confondant, en nous concedant le droit de n'etre rien d'autre que vous, en nous reduisant a une citoyennete britannique sans nuance. Et nous ne pouvons que protester pour la forme. Pretendre que l'Acadie n'a de lieu que dans le discours, n'est-ce pas desavouer le discours lui-meme ? N'est-ce pas donner raison a l'autre ? Pourtant Jean-Paul Hauteceur y consacre cet ouvrage et toute son application. Est-ce pure derision ? Et cet etrange discours ne connait qu'un seul propos. Il decrit, il raconte, il s'efforce de cerner, de situer, de nommer un royaume qui n'existe pas ailleurs que dans le discours. Quelqu'un a raye le mot Acadie sur la carte du monde. Un peuple se dit acadien et se retranche dans cette geographie de l'ame : le discours. Et il n'a d'autre certitude, d'autre pretexte, d'autre entreprise que cette parole qu'il tient comme une auberge. L'auberge du reve. Tout le reste lui est derobe. Il est reduit a une parole qui ne change pas le cours des evenements. Et je reconnais cette parole ou j'ai investi tous mes desespoirs, qui me sert a amener le refuge ou je preserve contre votre confederation une identite chimérique, illegale et clandestine. Une parole qui s'effrite, qui s'eroide, d'avoir a n'etre jamais vecue. Une parole a refaire chaque jour, a recommencer, precarie, instable, fuyante, anachronique. Car je ne m'y reconnais pas moi-meme, ni mes fils voues a d'autres musiques. Comme celui, dont parle Fernand Dumont, force de vivre dans une maison imaginee par l'autre, qui « refait sans cesse son lieu par la parole », sans cesse je m'acharne a une parole etrangere au vecu. Sorte de cinema qu'on se fait a soi-meme pour ne pas se resoudre tout de suite a cette plus que mort : une identite suspendue, detournee, falsifiee. Ce qu'on pourrait appeler une parole en l'air, provision en vue d'un voyage purement hypothetique. De la poesie en somme. C'est en toutes lettres ce qu'on a bien nomme l'alienation, cette chimere qui s'accommode laborieusement d'un vecu detrone, qui entretient un espace XII irreel ou les projets se consomment d'eux-memes. Il y eut l'homme des cavernes. Comme l'Acadien j'habite une legende, un discours auquel je ressemble

de moins en moins, une citoyennete ideologique et sans passeport. Je suis l'homme des tavernes ou le vendredi je fourbis des coleres inoffensives. Ce livre nous permet donc d'assister a l'etrange construction d'un immense edifice de paroles. Ne cherchez l'Acadie nulle part ailleurs. Elle est tout entiere dans ce discours que les Acadiens tiennent sur eux-memes parfois sans trop y croire. Un chateau de cartes qui s'ecroule au moindre vent de la realite. Elle n'a nulle part ailleurs la moindre signification tangible, ni dans la geographie du New Brunswick (sauf quelques noms de villages encore tolerees), ni dans la politique de la Nova Scotia, ni dans le commerce de la Prince Edward Island, ni surtout dans la biere et le pain quotidiens. Quand un peuple s'est resigne a ne plus faire son pain ni a brasser lui-meme sa biere, a quoi peut lui servir de preserver le discours ? Sinon a souffrir.

Peut-etre se trouve-t-il encore quelque part dans la maison du bout du rang d'une derniere concession un colon perime qui cherche a tenir, a la hache, l'antique langage des defricheurs qui est le seul discours que nous ayons tenu dans la realite.

Et il s'efforce pour le compte d'un avenir illusoire a enclore avec les perches de cedre une ancienne idee de royaume. Il est le dernier responsable d'une entreprise partout ailleurs avortee. Comme l'Abitibi, il est sur le point de rendre les armes. On lui avait pourtant promis un royaume. Ses cures, ses hommes politiques les plus eminents (c'etait pas des trous-de-cul, dirait Hauris) lui ont dit en toutes lettres : « un royaume vous attend » et il a cru, le colon du bout du rang, qu'il defrichait pour « les annees a venir et futures » sa part du royaume. Et il a passe aux actes comme en Octobre. Il a recommence toute l'histoire a la hache. Il a enclos un royaume « grand comme la France ». Et maintenant il est seul au bout du rang a ne pas y croire. A refuser de refuter lui-meme toute une vie. A ne pas comprendre qu'il etait rachetable. A ne pas comprendre que ce qu'il a defriche puisse etre tombe entre les mains de la Noranda Mines, de la Domtar, de l'autre. Entre vos mains. Et ni moi je ne comprends rien au courage. Je ne comprends pas comment a chaque coup vous avez recupere tous nos coups de hache. Et si ce n'est vous, c'est donc votre frere. Mais il y a quelque part une trahison. Peut-etre faut-il questionner le colon du bout du rang pour savoir qui a accepte les trente deniers. Peut-etre le savons-nous deja trop bien. Nous avons donc deserte le reel pour le poeme. Les haches ne sont plus possibles. Comment desormais passer aux actes ? Quelle energie reste [XIII] possible qui fasse eclater le discours ? Les haches qui autrefois agrandissaient le royaume, les haches elles-memes sont devenues mercenaires et travaillent pour les compagnies. Il ne nous reste qu'une imitation du reel (carnavals pour touristes bien intentionnes et loges au Hilton et au Holiday Inn) qu'on pourrait appeler folklore si cela n'etait pas outrager un mot qui n'a pas merite telle mauvaise fortune. L'Acadien s'est refugie dans son propre pittoresque et il a lui aussi, comme nous, timidement, entrepris d'en avoir honte et de vendre ses courtepointes et ses chansons. D'ailleurs c'est par cette fenetre du grenier que l'autre le regarde. C'est la seule difference qu'il lui concede. Il est devenu le typical french canadian, une variete negligeable des sujets de Sa Majeste. L'autre refuse meme de considerer autre chose que la chanson et les courtepointes inoffensives. Pour le reste ils sont sujets de Sa Majeste, soldats de Sa Majeste. Et le discours nous est renvoye comme une balle par un mur : celui de votre indifference a notre singularite. Et certains finissent par vous croire : Quand c'qu'on a joint le service ... dans la derniere guerre... ils nous ont pas demandes si on etait Acadiens ou ... Ils nous ont demande... On etait un Canadien. Pas meme francais, ni anglais On etait

un Canadien. Voila comment un Acadien repond de son identite. En questionnant ceux qui l'ont force a « joindre le service » et qui l'ont prive pour autant de sa langue. Mais peut-etre qu'il ne s'interesse plus a sa langue et a son identite. Peut-etre que vous l'avez persuade par votre discours. Car a notre discours vous avez oppose le votre pour nous depouiller de nous-memes. Ce qui est une tricherie. Vous avez falsifie notre ame et nous sommes quelques-uns a vouloir la deterrer, l'eveiller, la mettre en oeuvre. La parole ainsi definie par les murs, ainsi reduite a n'avoir plus d'objet que la chimere, inlassablement, s'achemine a la rencontre de l'histoire qu'elle invoque sans cesse comme « une permission de Dieu ». Sans toutefois soupconner que l'histoire a ete derobee, soustraite, rachetee comme l'Abitibi, investie par l'autre. Elle reste belle, la parole, ou mediocre, selon les porte-parole. Elle trouve un sens et ne trouve pas d'application. C'est pourquoi elle se recuse elle-meme, ayant experimente sa vanite. C'est pourquoi les fils renient la chouenne des peres incapables de passer aux actes, et a l'histoire. C'est pourquoi Octobre. C'est pourquoi l'exil des uns, la litterature [XIV] des autres, la chanson facile de tous les royaumes proposees par la chanson, c'est pourquoi toutes les autres tentations qui nous desolidarisent du discours collectif. Car les images s'usent rapidement qu'on ne recolte jamais. Quel travail harassant de toujours recommencer dans l'esprit sa propre justification ! Les Juifs y sont parvenus d'une certaine maniere. Mais une telle fidelite a la couleur des yeux et a une certaine facon d'invoquer les violons a-t-elle un sens ? Ce que nous tentons de preserver, ce que nous cherchons desesperement a mettre au pouvoir, est-ce autre chose qu'une forme que nous avons au prealable abandonnee, cede comme un dernier carre ? Une ame depuis longtemps inhabitee, livree, resignee, rendue comme une place. Un costume que nous tirons des coffres de cedre pour la Saint-Jean, cette fete annuelle des chimeres que vous subventionnez et qui ne nous donne en verite aucune raison de nous rejouir. Et il nous arrive de douter de notre propre legende. Nous n'avons guere produit de verites parce que la geographie n'appartient pas a la soumission mais au pouvoir. Si le pouvoir n'a pas supprime d'avance le mot Quebec comme il a efface le mot Acadie, c'est seulement qu'il n'avait pas prevu que nous allions nous l'approprier pour nommer nos intentions. Nous n'etions a leurs yeux que des Canadiens-francais-catholiques, donc inoffensive succursale d'une geographie entierement usurpee par l'autre. Mais je vous soupconne de l'intention d'investir a son tour la quebecoisie, cette idee genereuse et concrete, cette forme enfin tangible du royaume a venir. Vous n'arrivez pas a tolerer autre chose que le discours. La moindre prise sur le reel vous importune. Notre seule maitrise, notre seule verite qui n'etait pas confinee au discours a ete enoncee par la hache des defricheurs occupees a enclore le royaume. Jusqu'au jour ou a leur tour ils furent reduits en esclavage, devenant bucherons, cedant l'etre a l'avoir, preferant le petit pain des Anglais a leur maitrise. Toute la defaite est la et nulle part ailleurs. La conquete est recente. Elle est d'hier et presque achevee. Il ne reste que les gateaux Vachon et les skidous Bombardier. Le sens du royaume nous l'avons perdu ce jour-la. Menaud a manque de courage. Il s'est a son tour refuge dans le discours, comme son auteur incapable de tirer les consequences de son imagination. Car pour tirer il faut des armes et ils n'avaient que la hache et l'ecriture. Nous avons tout confie a l'ecriture et cede la politique aux foremen. Nous avons jete avec les vieux ostensoirs ostensibles notre entetement a enclore le territoire. Nous avons perdu le sens de la hache et cherchons vainement l'outil, l'arme d'une conquete. Nous n'avons rien trouve de mieux que la parole pour l'instant. Et je vous [XV] parle. Mais

c'est moi que je cherche a convaincre. J'ai desespere depuis longtemps de faire entendre raison aux chiens mechants de Moncton ou d'Ottawa et a ceux qui les laissent japper. Je me nomme Quebec dans l'espoir fou de prendre racine dans ma propre reconnaissance. Sans doute n'avons-nous plus que le choix d'imposer une justice qui ne nous sera pas rendue. Il s'agit pour nous de nous rendre a cette evidence. Je m'excuse de la longueur du cheminement. Nous avons meme besoin de votre assistance pour rendre notre pretention irreconciliable. Votre indifference nous reduit a la haine. Mais la haine est un territoire, une realite qui donne un sens a l'avenir. C'est pourquoi j'ai choisi de me mettre en cause et de vous ecrire. Je connais d'avance toutes les reponses mais je pretends les eprouver encore une fois comme pour me couper la retraite. J'aurais pu m'adresser au maire Jones. J'ai prefere vous inventer de toutes pieces, vous conceder toute la noblesse de l'esprit, vous faire credit de sagesse, vous choisir parmi les meilleurs. Et vous demander ce que vous pensez de ceux qui ont propose en votre nom la fin des nationalismes a une nation qui a mis trois siecles a se nommer. Je vous propose donc mon discours, ce candidat au reel. Allez-vous l'empecher de naitre ? Le renvoyer a l'utopie par la force que vous detenez ? Et j'invoque ici l'esprit.

Quest-ce que l'esprit ? N'est-ce pas un lieu ou nous avons en commun cette capacite de ne pas reduire l'homme a la loi du plus fort. Et qu'est-ce que l'homme sinon cette force qui finit toujours par venir a bout de la force et des oppressions. Si je suis l'opprime dont j'ai la conscience, il doit bien y avoir quelque part un oppresseur. Aurez-vous le courage de le nommer vous-memes ? J'en appelle non pas a votre peuple, non pas a l'histoire, non pas a la rentabilite dont vos marchands pretendent qu'elle est la seule regle, mais a ce qui en vous repugne au meurtre, au genocide et a l'hypocrisie du bilinguisme ou on nous pousse pour mieux nous enliser. Est-il parmi vous un seul juste pour prendre la peine de repondre autrement que par la force a mon inquietude desesperee ? Ou alors n'etes-vous tous que les humbles sujets de la barbarie fondamentale ? et rentable ? Je ne pretends pas pour l'instant refaire l'histoire mais la soumettre a votre reflexion. Le monde est parseme d'hypotheses genereuses qui souvent refusent de tenir compte de quelques indigenes d'Amazonie qui se permettent, en 1975, de cribler de fleches quelques inoffensifs explorateurs blancs. Qu'est-ce qui est inoffensif quand il s'agit de l'histoire ? Vous invoquez l'histoire et ne reconnaissez que la force. Ce qui ne vous empeche pas de pretendre que XVI] pour eviter les rapports de domination entre individus, entre groupes, il faudrait s'ouvrir sur le plus grand systeme possible : l'humanite. On y vient lentement depuis des siecles. Dans le sang. (Henri LABORIT) Un jour je vous parlerai du sang. En attendant je ne vous tiens pas responsable des Croisades, ni des genocides qui ont assure votre empire. Ni meme de cette intention de depasser les confederations, un jour, vers le haut, vers le plus grand systeme possible ; l'humanite, ce qui vous autorise a ne pas entendre pour l'instant mon discours ni celui des Indiens d'Amazonie. Du systeme actuel je retiens que vous etes le beneficiaire, l'heritier legitime si on ne respecte que les regles du systeme. Vous avez herite de la force. Avez-vous retenu d'autres lecons ? Nous avons herite de la faiblesse et invoquons l'usurpation. Tous vos peres ne furent pas guerriers. Certains etaient musiciens, peintres, humanistes, pieux, reformateurs. Tous ont profite de la force. Votre cinema Western est une preuve eclatante de la barbarie. Vous avez ete cribles de fleches par les Sauvages. Vous avez fait justice. Vous avez pris vos mesures de guerre. Vous n'avez epargne que les vaincus ... dont je suis. Vous etes donc l'heritier d'une conquete, et moi celui d'une defaite. Je n'ai dans votre

systeme pas plus de droit a la souverainete que l'Indien montagnais qui contemple la mine de fer de Schefferville. Je pourrais vous cribler de fleches si j'avais l'innocence d'un indigene d'Amazonie. Je pourrais m'engager dans les evenements d'Octobre. D'ou vient que je m'en tiens au discours ? A cette entreprise derisoire de vous expliquer que nous sommes six millions a ne pas vous ressembler. Six millions reduits a cet apprentissage de la haine qui progresse en moi comme une identite. Bien sur je n'attends pas que le Canada donne au monde l'exemple d'une sagesse capable de nous rendre a nous-memes, de nous restituer un avenir. Je reconnais que seule la force nous donnera raison. Mais j'imagine parfois que l'esprit que je vous concede pourrait denoncer la domination dont vous tirez, je le reconnais, beaucoup d'avantages, un certain sentiment de puissance dont vous pretendez ne pas abuser mais dont vous ne songez pas a vous departir. J'en appelle donc a votre humanite, ce plus grand systeme possible dont parle un certain Laborit, a qui vous avez donne le prix Lasker. Demarche desesperee, s'il en fut, sauf pour sauvegarder l'estime. Demarche sterile, sans doute, sauf pour demontrer l'irreconciliable, sauf pour vous exclure de mon humanite. Celui qui n'a pas d'allie, il doit avant tout pouvoir bien nommer ses ennemis. Je tiens a vous signaler que vous [XVII] etes plus excusable de m'opprimer dans les faits que de ne pas l'admettre dans l'esprit. Je refuse votre neutralite. En cette occurrence ayez au moins le courage de prendre votre parti meme s'il contredit la justice. Nous nous sommes confies a la parole, n'ayant pas d'autre gardien. Vous avez pu en toute liberte vous laisser aller a l'imaginaire, a l'invention, a la connaissance, ayant confie aux armes, a la force et a la politique le soin des basses besognes, dont l'extermination des Beotuks, la deportation des Acadiens et l'assimilation des Quebecois. Vous avez l'ame belle pour autant et il vous arrive de vous apitoyer sur les bebes-phoques, ce qui ne demande pas un bien grand courage. Or je suis un bebe-phoque et ma race est en peril. Que vous importe ? Je n'ai pour me defendre qu'un discours qui ne parvient pas a vos oreilles. Et ce discours qui n'en peut plus de ne pas passer aux actes (mais que reste-t-il a faire en dehors du desespoir) je lui confie le soin de vous questionner en votre ame et conscience, de vous expliquer que votre force est en creux dans ma faiblesse, que vous etes a mon detriment. Je vous propose de me rendre possible en theorie. N'avez-vous pas d'autres outils pour vous faire valoir que l'usurpation ? N'avez-vous pas sur l'univers une vision moins grossiere que celle de la United Fruit ? Je n'ai pour me defendre que ce discours et mon exasperation croissante, et mon ignorance. Vous etes devenu ce que vous avez usurpe. Mais ne vous rejouissez pas outre mesure de votre culture. Elle pue de mes sueurs de bucheron. Il y a du sang de Negre dans les veines du marbre de vos salles, de bain. Mais je ne vous demande pas de me rendre mon passe. Je vous acquitte de tout ce que vous m'avez derobe. J'accepte de me recommencer a zero, au bout du rang. Je n'exige qu'une simple chose que vous nommez, si je ne m'abuse, vous aussi, liberte. Je ne demande que mon destin, ma legitime, pour les - annees a venir et futures ». Je n'implore pas votre aide. Je ne pretends pas que vous ayez le courage de Byron en faveur de ma liberation. Je sais que j'aurai a me battre, et que le dominateur considere la feodalite comme un droit. Mais que vous l'admettiez seulement. Verbalement. Rien n'est plus platonique. Une simple reconnaissance du bout des levres sans engagement de votre part. Mais j'ai bien peur que vous n'ayez pas meme cet elementaire courage de l'esprit et cela equivaut a nier l'existence a six millions d'hommes, a endosser leur eventuel et prochain aneantissement. Il faut admettre que vous avez l'habitude de ces

malheureux accidents de parcours. On ne domine pas le monde avec des prières, diraient Duplessis et Trudeau. Ils sont allés à bonne école, il faut l'avouer.[XVIII] Allons-nous nous résigner à cette loi de la jungle, à ces douteuses légitimités de la force qui donnent droit aux femelles en rut ? N'avons-nous pas envie d'un autre orgueil pour satisfaire la pensée et pour écrire l'histoire ? L'aristocratie n'a jamais été autre chose que la domination du plus fort. En sommes-nous toujours à cette règle grossière pour établir les souverainetés ? Je sais bien que vous n'êtes pas responsables des mécanismes quasi biologiques qui ont érigé la force, enclos le territoire, endoctrine les sentinelles, pointe les canons et génère cet hybride effarant et robotique qui obéit aux ordres sans poser de question à la tragédie : le policier. Qu'un tel comportement suggère une comparaison avec celui des rats n'étonnera personne. Par contre l'homme dispose d'un cerveau qui est le siège de l'imaginaire. Il peut inventer le monde et ses règles. Pourquoi faut-il que l'homme qui pense recule toujours devant celui qui agit ? Il ne proteste qu'à distance respectueuse et encore pourvu qu'il y trouve son avantage. Les poètes ont souvent servi les princes. La pensée n'a pas encore fait la conquête du pouvoir et s'il lui arrive de le prendre elle ne se résout pas à le remettre à l'imaginaire. Et c'est l'imaginaire toujours qui cède à la force, à l'armée, aux corps expéditionnaires, aux grands électeurs du royaume comme ITT, Canadian Bechtel, Alcan, Domtar.

Tout se passe toujours comme si l'action déformait la pensée, l'asservissait, la conscrivait de telle sorte que celle-ci finisse toujours, à l'extrême, par défroquer de son humanité. Comme si le biologique l'emportait infailliblement sur le pathétique. Pourtant vous n'avez pas l'excuse du pouvoir, comme les colombes, pour ainsi contraindre l'imaginaire au silence complice, pour obéir aux ordres. Je n'ignore pas en conséquence que l'homme se sente perpétuellement menacé par l'homme. Et que vous soyez prêt à défendre votre pays contre tout agresseur. Comme moi le mien. Or il se trouve que c'est le même, du moins en partie. Il reste à déterminer qui est l'agresseur. Est-il possible d'en douter ? Et faut-il préférer son pays à la justice ? « J'aime trop mon pays pour être nationaliste », a dit Camus et dirait Trudeau s'il pouvait s'exprimer avec adresse. Encore faut-il avoir un pays pour en dire autant. Vous m'avez privé de cette liberté en exerçant votre force, votre richesse, en vous portant acquéreur de mes vieilles armoires pour les exorciser, en satisfaisant votre énorme appétit de richesses naturelles, en dévorant nos forêts avec vos bras, en fondant vos universités sur une richesse que vous avez réussi à nous rendre inaccessible. En refusant le partage vous me forcez à la séparation. Cette puissance d'attraction, vous la nommez instinct de conservation. Quand cet instinct s'exerce aux antipodes, vous le qualifiez d'impérialisme. Il s'agit encore et toujours de XIX s'appropriant l'histoire par tous les moyens. Toute conquête relève de cet instinct et d'un désir inavoué de pillage. Voulez-vous connaître vos motivations ? Il suffit de lire ce qu'écrivait en octobre 1755, un certain Lawrence (connaissez-vous cet homme qui était en quelque sorte le maire Jones de son époque ?) : « Je me flatte d'espérer que l'évacuation du pays par les habitants hâtera grandement cet état de choses (soit l'établissement de colons anglais sur les terres acadiennes) parce qu'elle nous met immédiatement en possession de grandes quantités de bonnes terres prêtes à la culture. » Voilà pour le pillage. Aujourd'hui les méthodes ne sont plus les mêmes mais je maintiens que la fermeture actuelle de l'Abitibi au seul profit des compagnies minières et forestières relève de la même intention fondamentale qui organise l'évacuation du pays en déportant les Acadiens. Il s'agit toujours de reprendre le royaume, de le dérober. Une

lettre datee du 9 aout 1755 est encore plus explicite a propos de ce que Lawrence lui-meme nomme pieusement l'evacuation : Nous formons actuellement le noble et grand projet de chasser de cette province les Francais neutres qui ont toujours ete nos ennemis secrets et ont encourage nos sauvages a nous couper la gorge. Si nous pouvons reussir a les expulser cet exploit sera le plus grand qu'aient accompli les Anglais en Amerique car, au dire de tous, dans la partie de la Province que ces Francais habitent, se trouvent les meilleures terres du monde. En deux mots, vous aviez peur des Sauvages et envie des terres. Mais je ne vous cite pas, pour la millieme fois, ce discours lamentable dans le but de vous accuser de mefaits anciens mais pour decrire la situation presente. Vous n'avez pas cesse depuis 1755, depuis 1760 de vous comporter en agresseur, de nous assieger dans toutes nos maitrises. Encore un peu, vous rachetiez l'Oratoire Saint-Joseph pour mieux nous exploiter. Nous n'avons meme plus d'orgueil tellement vous nous avez depouilles. Et quand vous levez le drapeau blanc du bilinguisme c'est pour mieux camoufler les dernieres operations qui consistent a nous dissuader de nos intentions desesperes. Quand le maire Jones en fevrier 1968 oblige le conseil municipal, de Moncton en depit des protestations timides de maitre Leonide Cyr, echevin francophone mais bilingue, a preter le serment d'allegeance a la reine XX d'Angleterre, n'est-il pas lui aussi inspire par la meme peur des sauvages (les etudiants) et par la cupidite ? Et voici, pour votre edification, le texte de ce serment qui nous est odieux : I do sincerely promise and swear that I will be faithful and bear true allegiance to her Majesty Queen Elizabeth the Second and that I will defend her to the utmost of my power against all trai-tors, conspiracies or attempts whatsoever. Qu'en dites-vous ? Or donc si vous ne recusez Jones et Lawrence je suis votre ennemi. Car Jones obligeait le pauvre Leonide Cyr a preter tel serment a cause de la menace terrifiante d'une timide delegation d'etudiants francophones reclamant du bilinguisme a l'hotel de ville, ce qui leur fut refuse. Et mon pays serait le votre ? Or je reclame de Jones et de vous bien davantage. Je suis donc un traître. Je menace vos fortifications. Que ferez-vous de mon exasperation ? Bien sur je me sens mal a l'aise de vous en demander plus qu'a Leonide Cyr, plus qu'aux Acadiens eux-memes. Mais les faibles, tout compte fait, se taisent, recusent leurs poetes, votent pour le maire Jones, respectent la loi et l'ordre, s'efforcent de passer inaperçus. Et quand ils viennent a l'hotel de ville, il suffit de les interrompre, de les forcer a parler anglais, pour les desarçonner, pour les vaincre une fois de plus sans avoir a les deporter. Il suffit de ne pas comprendre leur langue pour qu'ils se sentent coupables. Et alors ils reculent. Ils pretent le serment d'allegeance qui les denonce. Ou encore ils prononcent leur nom avec un accent anglais. J'sais pas pourquoi...J'ai meme dit mon nom en anglaistabarouettechu tannée, kalinelrene DOIRON Je sais que vous allez me dire que la souffrance d'Irene et la mienne ne sont qu'exceptions. Que nous ne sommes que quelques poetes a ressentir l'humiliation. Que les autres s'en accommodent. Que, jusqu'a ce jour, nous n'avons pas assez aime la liberte. Que ca n'est pas a vous de faire ce travail. Que nous sommes a notre compte dans la defaite et l'humiliation. Et vous me citez notre grand silence d'Octobre. Nos prisonniers des mesures XXI de guerre, du moins ceux que le cinema nous a montres, etaient comme vides de toute substance. Humilies sans orgueil. Prisonniers subissant la prison. Aneantis par les ordres. Je le reconnais. Mais l'homme n'a jamais que le courage de sa force. Et vous avez retenu toute la force par tous les moyens, de Lawrence a Jones. Mais ce silence majoritaire que vous invoquez si souvent pour justifier votre royaume, il n'en aime pas moins la liberte que nous n'avons pas prise

de passer aux actes. C'est cela que vous nous reprochez. Dans notre amour de la liberté, il y a un mépris de la force qui nous retient encore de vous combattre. Nous avons trop appris à avoir peur du meurtre, peur de ressembler à Lawrence, d'imiter Jones, de vous remplacer tout bonnement dans la domination. C'est pourquoi nous résistons à notre propre révolution. Votre histoire n'a pas souvent reculé devant la mort des autres. Nous, au contraire, nous mesurons outre mesure de la violence. Et si nous y parvenons, un jour, collectivement, cela sera peut-être grâce à vous mais cela sera certainement de mauvais gré. Nous n'avons pas appris à bâtir un royaume par ces moyens. Nous avons bien naïvement confié cette charge aux défricheurs. Et nous espérons encore leur rendre, aux défricheurs, le pays qu'ils ont aimé, qu'ils aiment encore secrètement et qui est celui que vous exploitez. Chacun sa manière. Considérez la différence. L'amour de la liberté que nous avons choisi ne s'accommode pas facilement de la violence que vous pratiquez. Et c'est pourquoi nous hésitons encore. Et c'est pourquoi nous comptons encore sur votre bonne foi, sur votre esprit ... et que vous ne garderez pas pour vous toutes les femmes en rut. Est-il une liberté des peuples sans souveraineté ? Est-il un courage des hommes désarmés ? Je veux répondre à votre accusation. Nous sommes un peuple soumis, dites-vous. Il est vrai que nos pères ont invoqué la providence pour se justifier avec le destin. Le ciel leur servait d'exil. Pour rendre sa soumission habitable, le pauvre s'invente des alliances célestes. Il s'intitule comme il peut.

Il s'interdit un royaume dont personne ne veut.

Il devient folklorique au sens où il perpétue un habitat archaïque qui le retranche du présent, d'autant qu'il n'a aucune maîtrise sur ce présent qui le manipule à sa guise. Il se donne donc une contenance. Il se promet un royaume qui n'est pas de ce monde. Une telle stratégie n'est pas appréciable en terme d'efficacité. Ceux qui méprisent une telle résistance ne savent pas ce qu'il en coûtait de vivre dans les conditions qui leur furent faites. Qui peut dénoncer son père à bout d'âge sans risque d'erreur ? Je ne doute pas, pour ma part, que nos pères (je ne parle pas de nos évêques [XXII] comme tous les princes et de nos politiciens) aient résisté au meurtre, au génocide, à l'incessante agression de vos politiques impérialistes. Ils ont été rebelles à leur manière. À main nue. À la mitaine. À la hache et au godendard. Ils ont en quelque sorte amorcé la misère : le blasphème qui rajeunit notre langage n'est-il pas la trace futile d'une colère impuissante ? Un jour je vous parlerai de la colère. Ils ont porté sur leur dos la colère jusqu'à ce jour qui s'apprete à l'embaucher. Bien sûr nos pères ne reconnaissent pas tous leur discours dans le nôtre. Certains sont même étonnés qu'on les aime. D'autres ont fini par vous ressembler. Et ils ont voté contre notre espérance en octobre pour sauvegarder leurs maigres rentes. Et j'irai jusqu'à dire par loyauté. Ils sont contradictoires et explicables. Ils n'ont pas la force aujourd'hui de sortir de l'ombre et de rentrer dans l'écriture. Quand vous justifiez sur leur dos votre domination, considérez qu'il leur a fallu trois siècles pour passer de Pierre Tremblay qui « a déclaré ne savoir signer de ce interpellé » par le notaire qui rédigeait son contrat d'engagement pour la Nouvelle-France au début du XVII^e siècle, à la troisième année primaire d'Alexis Tremblay qui n'est pas membre du St. Lawrence Yacht Club ; onze générations pour franchir à la mitaine trois années de scolarisation. Faut-il s'étonner que nos vieux hésitent à apposer leur croix sur nos propositions ? Moraliser sur le silence et l'inertie d'un peuple c'est souvent oublier les circonstances exténuantes, le poids de l'histoire, une déportation, un maire Jones. J'admire votre culture sans oublier que la connaissance est une richesse et que nous étions pauvres, pauvres de tout ce que vous

aviez usurpe. De cela ils finiront bien par se rendre compte ... Ce jour-la nos peres enfin reconcilies avec les fils auront appris que la royaume dont vous vous pretendez n'etait qu'une image falsifiee d'eux-memes. Et alors ils se confondront avec le royaume et deviendront irreductibles. Deja ce sentiment vous inquiete qui surgit de tous les violons. Nous nous sommes paye des poetes avant de faire fortune. Et les poetes devancent les evenements. Ils precedent meme le reve. Ils le fomentent. Ils induisent en revolution pour depasser toute eventualite. La sagesse traditionnelle finira-t-elle par se reconnaitre dans cette logique de sept lieues ? N'ont-ils pas eux-memes imagine « la suite du monde » que nous pretendons tenir ? Je n'ai d'argument que la constance de l'homme du bout du rang. Nous cherchons avec ce gout du Quebec ancien et nouveau a decouvrir et nommer un lieu a notre mesure. Souvent a defaut du vocabulaire de la lutte des classes nous le nommons pays, Quebecoisie, Terre-Quebec, la Bateche ou autrement. Vous etes-vous avise d'une telle chose ? Avez-vous lu les poetes [XXIII] qui nous posent de terribles questions ? Et si oui, qu'avez-vous fait quand on a mis Miron en prison ? Ce que vous avez fait, je vais vous le dire. Vous avez ouvert vos coffres-forts et verifie vos titres. Je me rends compte que je suis depossede... que vous me possedez en toute legalite : car, il faut bien le dire, vos titres sont en regle avec la loi du plus fort. Et nous y revoila. Toujours la meme question de vie ou de mort. Faudra-t-il encore une fois reprendre le penible travail de cantonnier d'amener l'eau au moulin d'une parole tricentenaire, de nourrir le meme grand discours incoherent des peuples asservis ? Car il ne reste nulle part dans les greffes des notaires aucune trace de l'heritage que nous revendiquons. Nous sommes hors la loi et le savons fort bien puisque de temps a autre nous cherchons refuge dans la clandestinite et la colere impuissante. La colere est-elle aussi une preuve d'impuissance ? Il nous reste le discours pour echapper a l'espace de la farine qui nous etreint. Nous sommes prisonniers du pain et de la biere des autres. Sur le point de disparaitre. Ecrases par le mepris des notaires qui s'en tiennent aux actes. Vous vous appretez a nous mettre a l'imparfait. Deja vous possedez nos croix de chemin et nos coqs de clocher. En guise d'oraison vous direz : il s'appelait Menaud, il a bu le Kakebongue. Vous direz : il invoquait le violon, il a donne un mauvais coup d'archet. Deja vous nous decomptez sans tenir compte du desespoir de cause. J'ai parfois l'impression d'avoir ete libere sur paroles et n'avoir pas le droit de me taire. Je radote. Je chouenne. Je reinvestis mon parolis dans le desert, suspectant l'imprevisible, coince entre l'imparfait et l'eventuel. Le present m'est derobe. Un pied dans la memoire et l'autre dans l'esperance. Je vous ecris cela parce qu'il le fallait bien, parce que c'est plus fort que moi, parce que j'ai la mort dans l'ame d'avoir lu ce livre cruel, lucide, implacable de Jean-Paul Hauteceur. Livre lourd de consequences, livre constituant presque une reddition. Livre qui evoque une liberte inexprimable, un egoisme timide, une inimitie peureuse, une mort dans l'ame qui n'accuse personne. Description lucide, cruelle, involontaire, desesperee du masochisme de l'opprime qui cherche par tous les moyens a elaborer un projet collectif susceptible de concilier un maigre possible de servitude et un timide reve de liberte. A travers le discours officiel d'une douteuse elite et les propos plus agressifs d'une jeunesse deja partie pour l'exil, Jean-Paul Hauteceur examine a la loupe, sans merci, le nationalisme acadien, son triste echec incessant et son lamentable discours. Mais ce discours est le mien. Il me raconte. Il est l'image de mon propre debat avec les images, [XXIV] avec les mots. Le decalque de mon ignorance et de mes redondances. De mes coleres futiles et de mes soumissions rentables. De ma lachete quand Michel Blanchard

cherche a obtenir le droit elementaire de parler ma langue devant les tribunaux d'un pays qu'on pretend le mien. Je tiens ici le meme discours aplati : Il est temps qu'on se le dise : nous sommes chez nous ici, au Nouveau-Brunswick ! Notre devise ne pourrait pas etre « maitres chez nous », comme diraient nos voisins, niais bien « partenaires chez nous ». Qu'est-ce qu'un partenaire minoritaire, sinon un perdant ? Qu'est-ce que ce discours timide, peureux, bonne-ententiste, lache, sinon celui qui regne a Quebec sans couleur, sans poesie, sans audace, vendu, traître au royaume ? Ils ont « de la patience a revendre », disent-ils d'eux-memes. Et ils desapprouvent les etudiants d'avoir tenu un discours concret, d'avoir pris pied un instant dans la realite, d'avoir demontre que vous ne voulez pas de nous d'un ocean a l'autre. Ils ont accepte la defaite et le verdict de Jones mais ils ont l'excuse de leur pauvreté, de leur faiblesse, d'etre minoritaires. Mais nous et notre gouvernement outrageusement majoritaire et liberal ? Depuis 1760 nous tenons ce discours honteux. Et vous ricanez. Vous savez que nous sommes inoffensifs. Lord Durham vous a rassure sur ce « peuple ignare, apathique et retrograde ».

Ce qui ne l'a pas empeche de constater par ailleurs notre gout pour la bonne entente. Ils sont doux et accueillants, frugaux, ingenieux et honnetes, tres sociables, gais et hospitaliers, ils se distinguent par une courtoisie et une vraie politesse qui penetrent toutes les classes de leur societe. Vraies victimes de choix pour un conquerant ayant les vices de ces vertus et les vertus de ces vices. De prime abord, j'ai eu l'intention d'ecrire une lettre de rupture, comme on dit en amour, a un ami anglais. Encore m'eut-il fallu pour y parvenir avoir eu droit dans ma petite vie a une telle amitie.

J'ai cherche autour de moi cet interlocuteur de choix susceptible d'entendre mes raisons et de me donner les siennes sur cette longue querelle de frontieres. Je n'ai trouve personne a qui ecrire ces mots simples, presque banals : dear friend, ce qui [XXV] ne peut manquer de vous paraitre douloureux. Vos pretentions de m'obliger a partager avec vous une citoyennete britannique et une reine etrangere resistant-elles a pareille epreuve ? Mais vous savez vous accommoder de telles contradictions quand elles n'ecorchent que les autres et pourvu qu'elles soient rentables comme le federalisme. Camus avait un ami allemand et leur querelle etait possible. Mais on n'a pas d'amis parmi ses valets. Et je suis votre serviteur. Je reconnais que vous n'aimez pas la servilite des serviteurs mais vous n'avez pas su vous en passer pour accomplir vos conquetes. Je suis donc votre serviteur pour avoir abandonne toute resistance. C'est deja tout de meme quelque chose qui m'attache a vous. Je connais mon mal : il se nomme la servitude. Et depuis que je m'en suis avise je cherche une delivrance. Nos rapports, vous le regrettez, se sont gates depuis que j'ai perdu l'usage de la servilite, depuis que je n'accepte plus la servitude, parce que je me suis rendu compte grace a Trudeau, grace au maire Jones et grace au courage que vous n'aurez pas de faire taire les chiens mechants et de prendre fait et cause pour mon courage, que vous voulez ma peau. Et je me sens, malgre toutes les bassesses de mon discours patriotique, irrefutable d'avoir ete si longtemps irreductible. Je ne veux plus etre votre serviteur. Je cherche un nouveau pretexte a nos distances respectueuses. Et si je ne suis pas votre ami que me reste-t-il qui restaure mon orgueil ? C'est pourquoi cette preface je la destine et la dedie a celui que je nomme enfin mon ennemi pour l'avoir reconnu a ses fruits. Je n'ai a vous proposer pour faire comprendre mon incompatibilite que cette image du petit train de Town of Mount-Royal qui amene chaque matin a leur bureau du centre-ville ces messieurs tres dignes qui tiennent toutes les ficelles de nos destins et dont vous

etes un peu complice, innocemment barricades derriere les colonnes,
insensibles a l'humiliation des autres, du Financier Post ... et je vous
avouerai que je ne prends plus jamais le petit train pour ne pas abuser
de la colere. Un jour je vous parlerai de la colere.
